

all'impostazione metodologico-descrittiva di classici problemi di morfosintassi latina » (p. 7). L'honnêteté de cet aveu invite donc à aborder ces propositions d'analyse sans égard pour l'éventuel attirail conceptuel dont l'écho serait plus ou moins sous-entendu par les auteurs, d'autant que la position des problèmes, ainsi que les analyses déjà proposées, sont rappelées avec un luxe de références qui explique la solide bibliographie finale (p. 97-108), très à jour. En particulier, les grammairiens d'expression française retrouveront avec plaisir des repères connus, ce qui change d'une recherche anglo-saxonne trop souvent fermée aux travaux rédigés dans notre langue (et il en est d'importants sur les points abordés par les auteurs).

Dans le premier chapitre « Dimostrativi e 'ego' fissile », S.P. aborde le problème de la *deixis* triple du latin : *hic, iste, ille* pour en déterminer les champs de référence. Des contre-exemples battent en brèche la répartition traditionnelle, à la fois spatiale et personnelle, entre *ego, tu* et la personne absente. Notre collègue propose subtilement d'introduire une distinction dans le référent d'*ego* : narratif, « si oppone e alterna con un *non-ego* narrativo », tandis qu'un *ego* « corrélatif » implique et échange avec *tu*. Dès lors, on est invité à analyser *iste*, et seulement lui, comme le déictique de l'instance corrélatrice (on songe à la fonction émotive de JAKOBSON), alors que *hic* et *ille* fonctionneraient en opposition, selon que le discours est « egocentrico » ou non. Le second chapitre, tout aussi bref, « Soggetto e riflessivo » (p. 27-39), vise les emplois syntaxiquement non réflexifs de *se* ou *suus*, du type rencontré dans *par erat alterius ac sui cura* (Sénèque, *Ep.* 90, 40). L'auteur emprunte à PERLMUTTER des notions de sujets premier, final ou initial pour proposer une explication des possibilités d'emploi variées que connaît le « réfléchi » la répartition morphosyntaxique. Dans « *Ipse* : interdipendenze sintattiche », S. PIERONI aborde le fonctionnement du pronom qui représente, en latin, de la catégorie des intensificateurs. La référence documentée aux travaux les plus récents (KÖNIG 2007, FRUYT 2006...) ajoute à l'intérêt d'une réflexion dont la conclusion surprenante (« crucialmente diverso da aggettivi e nomi, *ipse*, legittimando un soggetto, è funzionalmente un verbo senza poterlo essere foneticamente ») piquera la curiosité.

La seconde partie de l'ouvrage, avec deux contributions de visée plus générale, ressortit davantage à l'héritage théorique de PERLMUTTER, comme aux propres travaux de l'auteur, bien connus par ailleurs. Sous le titre « Dinamiche sistematiche : scomparsa della declinazione », N. LA FAUCI analyse le remplacement par l'ordre linéaire roman de la syntaxe casuelle latine. En un survol forcément trop rapide (dix pagés !), l'auteur offre des remarques originales et neuves, même si l'on peut ne pas souscrire à une proposition d'explication qui réduit l'érosion phonétique à un enregistrement de l'inutilité des désinences ! Moins vaste quant au sujet, sinon quant au nombre de pages, mais très stimulant est le tableau (« Dinamiche sistematiche : perifrasi perfettive e futuro sintetico ») du développement des formes périphrastiques de nos temps composés, dans le temps où, justement, le futur associant infinitif et *habeo* tendaient à fusionner. Ce petit ouvrage est plein de sens.

Guillaume BONNET.

Frédérique FLECK, *Interrogation, coordination et subordination : le latin* quin : Paris, PUPS (collection *Lingua Latina* — Centre A. Ernout n° 11), 2008, 494 pages.

Issu d'une thèse de doctorat préparée sous la direction du Professeur M. FRUYT, ce livre se recommande d'emblée par des qualités rares dans l'investigation, la

rigueur, l'analyse et la clarté de l'expression. Ces mérites sont d'autant plus à souligner que le sujet est particulièrement délicat, car il s'agit de comprendre pour quelles raisons peuvent se trouver réunis sous une même entrée de dictionnaire des emplois aussi divers que « comment ne pas », « allons », « bien plus », « sans que », « non pas que ne ... pas », « que », à quoi s'ajoutent de fortes tendances de l'usage, telles que la présence du subordonnant après des verbes d'empêchement niés ou interrogatifs. L'auteur (l'A.) pose à la base une agglutination de l'adverbe interrogatif *quī* et de la négation *-*nē* « comment ne ... pas » évoluant en « pourquoi ne ... pas » et si *quin* n'a jamais exprimé la question sur la manière alors même que *quī* remonte étymologiquement à une forme d'instrumental, c'est parce qu'il n'est pas légitime de se demander comment s'est déroulée une action qui n'a pas eu lieu. Les questions introduites par *quin* ont un caractère rhétorique et une valeur illocutoire assertive, d'où peut dériver un acte illocutoire exprimant un ordre ou un souhait, un regret ou un reproche. Cette portée affirmative est à son tour à l'origine de plusieurs emplois. Un processus de réanalyse amène *quin* à être, dans les énoncés à verbe à l'impératif, une particule énonciative « que ... ne ... ? », « eh ! bien », « allons » pour exprimer différentes nuances des dispositions du locuteur au moment où il parle (irritation, impatience). *Quin* prend aussi la fonction de coordonnant, qui accroît la force illocutoire assertive entre les propositions ou à l'intérieur de celles-ci en marquant un renchérissement « et même », « et puis de toute façon », « bien sûr ». Une semblable diversité caractérise l'usage du subordonnant et l'une des grandes originalités du travail de Frédérique FLECK est de présenter une dynamique explicative. Plus de 80 % des propositions introduites par *quin* dépendent de propositions régissantes comportant une négation et parmi les 20 % restants l'essentiel se ramène à des interrogations ou des adverbes (*aegre, difficile*) ayant une orientation négative. Cette situation s'inscrit dans la logique précédente. Les interrogations exprimées avec *quin* « pourquoi ne ... pas » reviennent à une affirmation « il n'y a pas de raison pour que ne ... pas » et c'est cette même force assertive qui se retrouve dans la signification globale de tours comme *non dubito quin* « je ne doute pas que » et *non prohibeo quin* « je n'empêche pas que » (p. 336-342). Expliquer l'emploi de *quin* subordonnant (qui présente une valeur tantôt positive, tantôt négative) à partir de la valeur globale de l'énoncé (p. 360-365) est une démarche issue des travaux de Cl. MOUSSY et A. ORLANDINI que l'A. cite bien sûr et dont il tire le meilleur profit. Sur la base de cette matrice sémantico-logique d'assertion, l'usage de *quin* s'étend avec des verbes de possibilité (*non possum quin* « je ne peux pas ne ... pas »), d'activité (*non facio quin* « je ne fais pas que ... ne ... pas »), d'où l'emploi consécutif « en sorte que ... ne ... pas ». Lui-même est sans doute à l'origine de celui où *quin* équivaut à un relatif car *nemo est quin* se comprend « il n'y a personne qui ... ne » et « il n'y a pas un homme tel qu'il ... ne » : même avec une structure aussi éloignée de celles des verbes d'empêchement ou d'opposition, se retrouve l'idée d'assertion car *nemo est quin* exprime une affirmation forte. C'est dire la cohérence explicative profonde de la démarche. Centrée sur *quin*, l'étude contient de nombreuses comparaisons avec des termes proches eux-mêmes peu souvent analysés. Au sujet des coordonnants, par exemple, *quin* est utilisé quand le renchérissement s'opère dans l'énoncé du même locuteur et *immo* lorsqu'il se fait en prenant appui sur l'élément avancé antérieurement par un autre locuteur (p. 175). *Quin* se différencie de *et, atque* car il marque une relance (p. 180). Le dernier chapitre est consacré aux relations avec *ne* et *quominus*. Celui-ci, formé de l'ancien pronom relatif à l'ablatif *quo* et de *minus*, signifie au propre « par suite de quoi ne ... pas » et ce sens de base est bien différent de l'origine de *quin* où la valeur de l'interrogation et sa force assertive l'orientaient vers des contextes négatifs : *quominus* peut être employé après des propositions positives et négatives

(p. 391). *Ne* n'apparaît, contrairement à *quin*, qu'après un verbe d'opposition non nié et cela peut s'expliquer par l'origine paratactique du tour (*prohibeo* « je l'empêche », *ne faciat* « qu'il ne fasse pas cela » alors que l'association de cette proposition avec *non prohibeo* (« qu'il ne fasse pas cela, je ne l'empêche pas ») est très improbable (p. 400). Des synthèses sur les phénomènes linguistiques à l'œuvre (agglutination, grammaticalisation, réanalyse, catégorie des 'conjonctions', etc.) enrichissent encore cette étude que les spécialistes d'autres domaines linguistiques ne pourront ignorer. De nombreux tableaux et divers *indices* ainsi qu'une bibliographie exhaustive complètent l'ensemble de manière très utile. Nous avons là un ouvrage majeur qui montre les grandes qualités intellectuelles de M^{me} Frédérique FLECK et fait attendre les résultats de ses recherches à venir.

Jean-François THOMAS.

Claudio MARANGONI, *Supplementum Etymologicum Latinum I* : Trieste, Edizione Università di Trieste, 2007, xxiv-170 pages.

Ce livre constitue un Supplément à l'ouvrage bien connu et très précieux de Robert MALTBY, *A Lexicon of Ancient Latin Etymologies* (Leeds, 1991). Cl. MARANGONI a réuni, sous environ 800 lemmes présentés par ordre alphabétique, plus d'un millier de textes offrant des étymologies de vocables latins qui ne sont pas répertoriés dans le *Lexicon* de R. MALTBY. Ces textes, de longueur très variable, sont surtout des extraits des œuvres de poètes (avant tout Ovide et Silius Italicus, mais aussi, par exemple, Virgile, Properce, Valerius Flaccus et Ausone), de celles d'historiens (en particulier Tite-Live et Ammien Marcellin, mais également Tacite, Valère-Maxime, Orose et Jordanes) ou encore de celles d'auteurs chrétiens (notamment saint Augustin et saint Jérôme, et en outre Tertullien, Lactance, saint Ambroise). Parmi les autres auteurs assez fréquemment cités, il faut signaler Cicéron, Varron, Pline l'Ancien, Servius et Isidore de Séville. Cl. MARANGONI cite également des auteurs grecs (environ une quinzaine, parmi lesquels Denys d'Halicarnasse, Plutarque et Strabon). Deux *indices* (*Auctores Latini*, *Auctores Graeci*) permettent de retrouver commodément les différentes étymologies qu'offrent les œuvres de chaque auteur ; dans ces *indices* on trouve aussi l'indication des éditions utilisées pour cette recherche.

L'un des intérêts de la riche introduction de l'ouvrage est de faire apparaître la façon dont, pour les principales catégories d'œuvres examinées (celles des poètes, des historiens ou des auteurs chrétiens), les recherches de l'auteur ont permis de compléter le *Lexicon* de R. MALTBY. Les lemmes concernent soit des termes totalement absents de ce *Lexicon* (ils sont alors signalés par un sigle spécial), soit des vocables pour lesquels l'auteur a apporté des compléments aux étymologies indiquées dans l'ouvrage de R. MALTBY. Un bon nombre des étymologies non citées par ce dernier sont celles de noms propres (en particulier des toponymes) ; les étymologies des autres vocables sont en général celles de termes rares.

L'auteur annonce un autre volume qui sera consacrée à des étymologies relevées dans les œuvres des *grammatici Latini*. Les quelques grammairiens cités dans ce premier volume (par exemple Diomède, Fortunatianus et Sacerdos) le sont pour des étymologies qui concernent surtout la métrique (comme celles de *iambus*, *galliambus*, *pyrrhichius*) ou les genres littéraires (comme celles de *comoedia* et de *tabernaria fabula*).

Claude Moussy.